Abdelouahid Bennani

Air Aphone

Guy Boulianne, éditeur

Editeur en chef : GUY BOULIANNE
Lulu Press Inc.

Couverture : « Leçon de musique » (1877)
Frederic Lord Leighton (1830 - 1896)
Huile sur toile
Guildhall Art Gallery, Londres

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

PRÉFACE

Aède maintenu sous la tutelle d'une amante exigeante mais farouchement indépendante, ABDELOUAHID BENNANI entend les voix les plus secrètes du monde inanimé. Il n'en est pas seulement l'écho mais le messager animé d'une force mystérieuse qui élève le verbe au dessus de l'étiage commun. Riche et inspirée, sa poésie charrie son flot d'images, de pensées, de sensations remontant ainsi jusqu'à la source de l'indicible sentiment.

Homme, humble et solitaire, il est l'incarnation du poète, sensible et tourmenté, de sa quête essentielle de pureté, autant de son refus d'accepter les lâches compromissions que de son adhésion aux principes sacrés qui fondent toutes communautés, l'on ressent qu'en son cœur le destin a gravé son empreinte.

Plus que tous autres, Abdelouahid Bennani, éprouve le poids de la destinée et malgré les contradictions inhérentes à la condition humaine, tout en la sachant fragile et peut-être à jamais inaccessible, il croit en la beauté de la rédemption.

Poète sans frontière, de ses racines orientales Abdelouahid Bennani possède ce don, ce pouvoir, de transmuer les mots, les substances les plus ordinaires en essences précieuses, d'exclamer les décevantes réalités quotidiennes, d'étancher sa soif, de ce besoin de laver la fange dont rêve de s'émanciper son âme tourmentée, il nous ouvre une voix possible en direction du ciel.

Entre le manifeste et le suggéré, sa poésie avec « Air Aphone » déploie des prestiges dont la splendeur efface ceux même de la plus haute raison, dans la mesure où aucune logique restrictive n'en contraint le sens.

Artiste des mots, il capte des visions dont les rythmes sont aussi importants que le sens qu'elles supposent véhiculer ainsi, Abdelouahid Bennani, d'une allégorie singulière, ouvrant la porte aux sentiments les plus purs, tisse l'étoffe de sa poésie dans la lignée des plus grands poètes arabes :

De Samih Al Quasir, il possède les images familières, en lesquelles s'expriment les voix jumelles de la solidarité et de la sincérité.

De Salah Abd Al Sabbour d'images brisées en mille éclats aux rythmes imprévus, il possède le style simple mais intense rebelle à tous mouvements oratoires.

De Nazik Al Mala'ika, mélancolique, son art se fait âpre et se cabre contre l'absurdité d'un siècle d'intolérances et de violences.

Avec Air Aphone, autant dans ce qu'elle peut avoir de plus douloureux que dans ses splendeurs cachées ou révélées, Abdelouahid Bennani humblement, nous convie à effleurer les mystères de l'âme humaine, de cette errance poétique longtemps vous ressentirez le merveilleux écho plein de vérité et d'interrogation. De lui viendra l'espérance…

- PHILIPPE LEMOINE, poète

Abdelouahid Bennani

Air Aphone

AIR APHONE

Mon air
Air aphone
Gémit
Le chant
De l'âme

Et erre
Les sons nus
Dans les rivages
Irréels
Des syllabes

Mon air
Air aphone
Gémit
Le chant
De l'âme

Et erre
Les sons nus
Dans les mirages
Réels
Des syllabes

LA TOILE MAUDITE

Sur l'estrade d'une vie sans sens
A même le sol en briques et sang
Une forme grotesque, terrestre et sale
Vint de nulle part troubler la paix
De nos aïeux, zombies pensées
Léchant le sol en belles charognes.
Toutes les couleurs claires invitent
Aux formes douces d'une mort lente
Qu'épouse le sombre de ce tableau
C'est la survie inopportune
D'un oeil tenace, persévérant
Traînant en quête de son épave.
Et tel le jaune d'un oeuf raté
Presque humain dans toutes ses formes
Le ton mortel de la révolte
Perce le cri qu'émettent les gouffres
Et les fissures spectres terrestres.

PORTRAIT D'UN ARBRE

De la noirceur des nuits sans lune
Surgit une ombre si inhumaine
De cruauté, de beauté, d'art
Couleur de terre et de printemps
Les yeux sans fond, cheveux obscurs
Au cou de branches, crinière de feuilles
Membres profonds, creusant le sol
Jusqu'aux enfers de tous nos sens
Ses yeux pénètrent tous les regards
Hagards, perçants, tels une braise
Terrestre, volcanique, infernale
Que les diablesses pensées des bois
Soufflent l'hiver, saison des morts
Saison des pleurs et des feuilles mortes.

IL PLEUT DANS MON CŒUR

Il pleure à verse dans mon coeur
Vois-tu Verlaine comme je pleure?
Tes larmes étaient pour Rimbaud
Les miennes d'amers tombeaux
Pour tous les dormeurs du val
Pour toutes les victimes des balles.

Il pleut à verse dans mon coeur
Vois-tu Verlaine comme je pleure?
La perte de mes êtres chers
Enfants mourant, pâtés de chair
Tous les enfants de face de pile
Remplissant les sites des pédophiles

Il pleure à verse dans mon coeur
Vois-tu Verlaine pourquoi je pleure?

IL PLEUT

Il pleut ce ciel cruel
De chaudes larmes d'enfants
Hantant seuls les ruelles
En ce soir sans fin

Il pleut des larmes d'enfants
Dans ce ciel triomphant
De tonnerre et de peurs
De foudres de cris de pleurs

Il pleut à verse et coule
Sur les yeux qui écoutent
Ce chant interminable
Il pleut ils pleurent ils râlent.

POISSON

J'habite ce rêve aux trésors infinis
Aux couleurs du ciel, de l'azur béni
Nage, voyage sous ce tapis de vagues
Mille et un lieux autour de cette vague
Terre ferme où je ne puis respirer
Cet air votre aire ce chant inspiré
Par nos sirènes des profondeurs marines
Charmantes créatures silhouettes fines
Peignant leurs cheveux sur les rochers
Chantant pour le plaisir d'êtres approchées.
J'habite ce rêve de tous les humains
Qui sait si je vivrai jusqu'à demain.

MA SIRÈNE MON AMOUR

Ma sirène mon amour
Ô ma reine de toujours
Je te cherche et nulle part
Ne te trouve est-ce tard
Pour un poisson d'aimer
Ne serait-ce qu'à moitié ?
Toutes tes formes humaines
Qui t'honorent et te mènent
Sur les plages désertiques
Sur ces rêves mystiques
M'ensorcellent et m'envoûtent
Ô sorcière d'entre toutes !
Je rêve sous l'eau de toi
Sous mes roches sous mon toit
Tout près de ces rivages
Où l'on dit de tous âges
Que des fois les sirènes
Apparaissent telles des reines
Faut ma belle que je voie
Chanter cette douce voix.

JE PENSE À TOI

Quand l'idée de la mort m'entoure
Je fais appel à ton amour
Je pense à toi.
Quand la vie me paraît en rose
J'écris en vers et en prose
Je pense à toi.
Je pense à toi
Entre deux tic-tacs
Quand je chante et j'ai le trac
Quand je veille et que les ondes
De mon coeur se braquent
Sur les ondes de l'au-delà
Je pense à toi.

SI J'ÉTAIS TOI !

Si j'étais toi
Je travaillerais autant
Ferais de moi ce que tu es
Je voyagerais autant
Mettrais les pieds où tu les mets
Si j'étais toi
Je cesserais d'être moi
Tu cesserais d'être toi
Tu serais moi, je serais toi
Chacun de nous dirait alors:
Ah, si j'étais toi!

COQUETTE FLEUR

Coquette fleur
Que t'arrive-t-il
Au beau matin
Tous les printemps?
Tu te maquilles
De belles couleurs
Tu te parfumes
De bonnes odeurs
Tu te rends belle
Comme les femmes
Aux soirs des fêtes
Pourquoi au fait?

LE PRINTEMPS

C’est le printemps, me dit une fleur
Réveille-toi, mon cher ami
Regarde comme je me maquille
D'odeurs et de belles couleurs
Ne laisse pas échapper
La brise si douce du petit jour
Et le murmure de petits oiseaux
Qui se réveillent de bonne humeur.
Marche et cours sur ce tapis
Que t'offrent mes soeurs de belles saisons.
C’est le printemps, me dit une fleur
Réveille-toi vite, réjouis ton coeur!

AU CAFÉ DE LA CÔTE

Au café de la côte
Les pieds nus ensablés
Les chaussures sur la table
Je voyais défiler
Les voiliers, les cargos
Sur la route de l'Espagne.

Au café de la côte
J'ai pris une limonade
Tout à coup un oiseau
S'est posé sur mon verre
Et a ouvert son bec
Pour que j'y mette un peu.

Au café de la côte
Les baigneurs en maillot
Se jetaient dans la mer
Battant des pieds, des bras
Légers comme les poissons
Qui les voyaient d'en bas.

LA MUSIQUE

Que l'oiseau chante
Que le vent pleure
Que les doigts lents
Du vieux chanteur
Caressent les cordes
De la guitare
Tout ce beau monde
Qui nous entoure
S'habille de chant
Et de musique

SUR LES FLEURS QUI SAIGNENT

Le silence rime la mort
Lance les ombres de la nuit
Sur les plaies de la solitude
Et dans le rêve de l'aurore
Les images s'assombrissent
Et comme l'histoire à ses débuts
Les verbes ont du mal à tinter.

Le silence rime la peur
Lance les ombres de la nuit
Sur les fleurs qui saignent
Et sur les lèvres de la brise
Le savoir tend ses mains
Romanesques, tragiques et bêtes
Et comme l'espoir à ses fins
Le syndrome de la patience tarit.

L'étoile décédée balance ses ailes et se pose
Sur la langue de la lune, conteuse de mille mensonges
Le soleil est en grève, ses joues ne florissant point
Le ciel se tait et le vent avale sa poussière.

J'écrase ma passion avec mes dents qui sautillent
Quand d'un oeil malade le regard glisse sa colère
Et change le vent en lumière et la paix en guerre
Mes pensées nébuleuses consument l'espoir gazeux
Les rêves s'éveillent les images blanchissent et je meurs
Sur l'air imbécile et les sourires naïfs et pâles.

VENT DE SUD

Vent de sud
Légitime ennemi
Complice dans la misère
Libère mon âme!
L'incontestable mur de ton
Intolérance use mon corps
Revêt les plis de l'histoire déchue
Et perverse abat l'espoir.

Ô murs dentés
Rouilles de sable et de sang
Squelettes réformés
De mon sang
De mes nerfs
De ma chaire
Disgracieux vicieux

Balances géantes de supplices
Indifférents aux pleurs
Aux cris des perdus
Balancez ces corps pourris
Vers le sable et le vent
Qu'ils soient rongés!
L'imbuvable eau de tes sources
Infecte mon sang je boirai
Donc ma rage et marcherai
Vers la mort indifférent
Résigné.

Le vend de sud cria vengeance
Dansa de rage chanta la mort
Berça de ses doigts hypocrites
L'ultime espoir.

LA NUIT DES NOCES

Au chant de sud succède le deuil
Noircissent les roches, pâlissent les arbres
Et les mariés après le jeûne
Remplissent la terre de leurs soupirs
Le sang qui coule, la vierge qui crie
Sous le fardeau d'une nuit terrible
Le père qui rôde aux alentours
Montrant le drap de la fierté
Les voix qui, au même chant
Saluèrent la douce de l'Ahaïdous
Se turent après le jeu d'amour
Et firent la nuit à Imelchil.

À LA PLAGE DE MARTIL

A la plage de Martil
Quand nul ne se promène
Sur le sable jauni
Par le soleil de midi
Les mouettes joyeuses
Sur la mousse de la mer
Marchent tout en dansant
Sur le rythme des vents.
Le soleil semble si loin
Moitié feu, moitié eau
Se noyer à l'horizon.
Le rideau de la nuit
Quand la lune surgit
Le sourire dans ses pierres
Couvre la mer de son ombre.

DANS UN BAIN DE RÊVES

Sur la plage d'un doux rêve
Entre arbres et palmiers
Deux ombres sans trêve
Murmuraient qu'elles s'aimaient.

Elles étaient enlacées
S'embrassaient, presque nues
Elles étaient angoissées
Effacées, émues.

Le vent couvrait leurs plaintes
Le soleil s'en allait
Sa chaleur est éteinte
Elles n'ont plus où aller.

Elles restèrent donc là,
Dans ce rêve obscur
Sans soleil, sans lune, las !
Comme de vieilles armures.

Mais la lune attendrie
Comme le sont toutes les femmes
Fit en sorte que tout brille
Pour la joie des deux âmes.

Sur la plage du doux rêve
Les deux corps enlacés
S'embrassaient, se lançaient
Dans un bain de rêves.

TU PEINS TES LÈVRES

La douceur d'une flamme jaillit
De nos regards enlacés
Enveloppe nos corps timides
Enchaîne nos mains
Cherchant à lire sur chaque paume
Les traces de notre destin.
Le soleil au chant du vent
Embrasse nos êtres de ses éclairs
Réveille saturne de sa coquille.

Tu peignes tes lèvres
Qui se refusent aux miennes
Comme peignent la nuit
Mes rêves impossibles
Qui te couronnent d'une bague dorée
Sculptée par les soupirs aphones.

Tes fines mèches
Dansent par clans sur tes épaules
Au rythme de tes escapades
Dégagent le doux parfum
De nos anonymes rencontres
Et viennent bercer ta belle étoile
Etoile mystique sur ton cou.

ANGE DE LA NUIT

Le regard innocent
De l'or sur sa nuque
Un ange, je le crois
Vit dans un monde de musique
Il te transporte là
Où nul autre ne le peut
Mais , seulement voilà
Cet ange humain peut
Te rendre le sourire
A toi homme qui soupire
Il est si généreux
Cet ange de la nuit
Il te rend si heureux
Malgré tes ennuis
Un sourire par-ci
Un salut par-là
Quand il te dit merci
A toi qui es si las
Tu te rends vite compte
Devant un si bel ange
Au sourire étrange
Un sourire ma foi
Qui sait combien de fois
M'invitait à écrire
Un poème, c'est peu dire
Une nouvelle, un roman
Où elle est l'ange aimant
Descendu des cieux
Non pas pour les pieux
Mais pour apprendre aux autres
Que l'amour n'est autre
Qu'une gentille parole
Et point un jeu de rôles.

LA PRIERE DE L'ARGENT

Je t'ouvre mon coeur
Ô *r*oi des temps
Ma main n'implore
Que ton pardon
Ma main passoire
Qui tous les soirs
A ton insu
Jette tes pièces
Prêtresse du temple
*D*e tous avares
Dans tout ce luxe
Qui ne m'est point
Destiné.

Je t'ouvre mon coeur
Ô toi argent
Qui fait ravage
Entre les jambes
De tous les hommes
Que je renie.

MON BEAU QUARTIER

Mon beau quartier de la Casbah
Me manque beaucoup lorsque je pars
Pour un voyage de courte durée
Tous les étés de mes vacances

Mon beau quartier de la vieille ville
Est le meilleur quartier du monde
Il a deux portes qui ne se ferment
Jamais la nuit du Ramadan

Quand les enfants de mes voisins
Fabriquent ensemble de gros tambours
De vieux bidons que nous vendait
Le vieux portier de mon quartier.

ÉTOILE FILANTE

Rose, rouge, jaune ou verte
Destin, sort ou supplice
Tu charmas l'espoir vagabond
L'esprit clochard qui donc en moi
Tirait les fils de la déchéance.

Que puis-je à ton âme offrir
Pour que ton coeur me revienne?
Etrange hasard,
Te revoilà, telle que je te vis
Jeune et belle
Tel le jour
Etoile mystique
Etoile filante
Qui vint des cieux
Pour enfin bercer mon âme.

Tes cheveux dansent
Au rythme de mon coeur
Sur cet air rare
Que je te dédie
A toi m'amie.

LE CONTE DU PARADIS

Eve,
Dans le paradis de la solitude
Pense à Adam
Par besoin,
Peut-être par habitude
Car c'est une dame.

Adam,
Entre les griffes de l'indifférence
Pense à Eve
Par instinct
Peut-être par croyance
Car les hommes se battent sans trêve.

Dans l'attente,
Le coeur d'Eve bat d'envie
D'être l'idée maîtresse
D'un chef-d'oeuvre dans la vie
De l'inspiration.
De vêtir la robe poétique
Sculptée par l'esprit aquatique
Qui nage dans les vers
De la création.

Soudain,
Par mégarde, Eve laisse tomber une mèche
De ses cheveux d'or
Ou de l’or de ses cheveux
Que l'ange des sonates emporte
Entre les sons de sa mélodie
Douce et rêveuse jusqu'à Adam
Qui en fit une lame
Et poignarde l'indifférence.

Le maître de la haine rugit
De colère et d'indignation
Et donne la mort à ses sujets
Pour effacer la honte et l'humiliation
Il prend le cadavre de l'indifférence
Entre ses griffes et s'en va
Pleurant du sang en abondance
Dans le désert de ses victimes
Dans le fief de ses crimes.

Adam,
Dans le paradis de la solitude
Pense à Eve
Par besoin
Peut-être par habitude
Car les hommes aussi rêvent.

AU CARREFOUR DE NOS CILS

Tes jambes gisaient
Sous les mortelles flammes
De mes regards
Hasardeux
Hésitants
Timides
Tu gémissais
T'envolais
Vers l'immonde océan de ma douleur
Lumière qui perd de sa virginité

J'aimais en toi la chaste lumière
De ce regard
Qui croisait rarement le mien
Au carrefour de nos cils

Ton silence est encore plus violent
Que la mort
Que mes écrits.
La mort se faufile entre tes seins
Descend vers le buisson
Et mord à l'hameçon.
Le cri
Le doux cri d'une étrange agonie
Déchire le silence
Arrache mon cœur.

LE SPECTRE

Le spectre de l'éclair sombre
Dans le continent de l'adultère
Le café et les cafés
Les bouteilles et les verres
Dans tout ce qui coule
Dans les veines des vaniteux
La salive des chiens enragés
Le spectre aux beaux yeux clairs
Jette sa vue brûlante
Sur les cuisses des garces, garçons
Des filles de passe-passe
Sur la putain filante
Le spectre des chauve-souris
Se moque bien des lois
De la vie
De la nature
Des humains, mes semblables
Dignes sont mes semblables
Digne est le spectre
Vit le spectre
Meurt le spectre
Spectre d'hier
Spectre d'aujourd'hui
Spectre de demain
Spectre
Toujours le spectre
Spectre rouge
Spectre jaune
Spectre noir
Spectre blanc
Faites vos jeux
Rien ne va plus
Le spectre gagne.

NÉCÉSSITÉ

Malgré la souffrance de la vie
Et la cruauté de ceux qui me nient
Recréer l'horizon de l'existence
Y compris ce bonheur limité
À des fractions de secondes
Mon être est nécessité.

LA SIRÈNE

Sur une plage déserte
Dans un lieu où nul n'arrive
J'ai senti venir ma perte
Une surfeuse assise sur la rive.
Elle était faite comme un ange
Quoi qu'elle n’ait point mon âge
Des cheveux d'or sur la nuque
Sautillaient tels une musique
Que seul le vent portait à moi
En ce moment de désarroi.
Elle me jeta un beau sourire
Et mon coeur faillit en mourir
Elle me chanta et c'est alors
Je sus que c'était une sirène
Venue des profondeurs marines
Remplir ma vie de jolies fleurs
Qui lui ressemblaient tellement
A cette surfeuse, cet ange aimant.

AU CARREFOUR DES VICES

L'oubli règne sur la ville
J'oublie mon corps
L'espoir s'effrite
La vie se meurt
Et au carrefour de ses vices
Les hommes se résignent
Blancs
Rouges
Noirs
Jaunes
Traînent le vide
Dans leurs coeurs.
Vie imbécile
Ville dépeuplée
Poupée gonflable
Vide de sens
Embrasse ma tombe
De tes sales lèvres.

AMOURS SUR LE NET

Drôles de rêves sur le net
Bon Dieu que des sornettes
J'avais cru par moments
Que nous étions amants.

Adieu donc ô chimères
Mots cruels, mots amers
Propos sans sens aucun
Accusateurs, mesquins.

Adieu donc ô mystère
Monde cruel, monde pervers
Blessure, fissure profonde
Merci de me confondre.

Je sais écran froid et pâle
Qu'à l'autre bout à qui je parle
On m'a toujours ô injustice
Pris pour un fou, un complice
Des plus vils êtres terrestres
Des pervers, des êtres charnels.

Adieu donc ô sornettes
Ô amours sur le net.

PENSER JUSTE À TOI

Je rêvais par moments
Voyager dans le temps
Revenir en arrière
Transgresser les barrières
De la nature des lois
Et penser juste à toi

Je voudrais par moments
Etre le roi du temps
Et t'offrir mon âme
A garder ma belle dame
Bien au chaud sous ton toit
Et penser juste à toi

Je rêvais par moments
Ravir le temps au temps
Pour n'avoir à compter
Les heures à te conter
Mes chagrins mes émois
Et penser juste à toi

Je voudrais par moments
Arrêter les tourments
Arrêter le tournant
De l'histoire et du temps
Et te dire mille fois
Je pense juste à toi.

J'EN RESTE LÀ

J'en reste là
Je suis si las
De mes bla-blas
Par-ci, par-là

Je m'en irai
Je me tairai
Brûlerai mon compte
En fin de compte.

J'en reste là
Je suis si las
Je partirai
Le coeur serré

Céderai mon compte
Mes vers mes contes
Inachevés
Ma vie privée.

J'en reste là
Je suis si las
De me sentir
Cible des tirs

J'en reste là
Car si las

LES PLUMES SALES

Des plumes sales et prétentieuses
Arrivent en masses très anxieuses
D'être très souvent délaissées
Incomprises, humiliées, stressées
Elles s'aventurent ces âmes impures
Dans un beau monde qui est très pur
Celui des vers et des poèmes
Qui fait rêver par tous ses thèmes
Souvent d'amour et d'amitié.
Ces sales plumes me font pitié
Agressent, attaquent tous les miens
Ces jolies plumes pour mille fois rien.

SOUVENIRS

Sous cet arbre fleuri, je n'ai pu que tressaillir
Pensant à ce jour attendu voilà des millénaires
Où nous chantâmes et composâmes nos premiers vers
Rappelle-toi les carcasses de ces vieilles voitures !
Ah, le bon vieux temps !

Eh oui, le vent me chante encore tes rires
L'aube me siffle le son de tes soupirs
Le soleil reflète le charme de ton sourire
Ses rayons projettent tes traits qui m'inspirent
Le paysage, bon Dieu, c'est encore pire !
Il garde pour moi d'inoubliables souvenirs
C'était bien le printemps !

Mais sais-tu pourquoi je chante ces vers
Veillant les nuits, dormant des journées entières ?
Sais-tu, au moins à qui sont dus ces délires
Et autres qu'ici ne peuvent se dire ?
Sais-tu comment je n'ai pu que t'élire
Reine de mes rêves et te laissais conquérir ?
Non ! Tu ne le sais pas et moi sans rougir
Je ne puis qu'une chose aussi grave te dire
Je t'aimerai encore longtemps.

PAR SON CHARME, LA MORT

Maladie mon ombre
Ton support fond
Là où tu encombres
Nul ne le défend
Ne voit, ne comprend
Ce qui blesse l'âme
Ce que par son charme
La mort
Soustrait
A la vie.

JE VIENDRAI

Je viendrai sur vos sites
Découvrir qui vous êtes
Partager vos désirs
Vos souffrances, vos plaisirs
Y mettre un peu du mien
Créer peut-être des liens
Avec vous chers poètes
Si nombreux que vous êtes.
J'ai enfin découvert
Ma passion pour les vers
Quand j'ai lu vos poèmes
Vos élans comme j'aime!
J'envie les plus anciens
D'avoir tôt vu ce lien
Qui rassemble cette élite
Dans ce monde insolite
Et qui chantent leurs passions
Que de belles intentions!
Je viendrai sur vos sites.

TETER LA MORT

Nuits de terreur
Nuits qui m'ennuient
Nuits de corbeaux frisés
Et d'oiseaux pendus
Nuits de chants moroses
A la veille d'une guerre
Insupportables nuits d'hostilités
Toutes ces veuves qui criaient par le deuil
Et le choeur des bébés orphelins en pleurs
La vie les oublie
C'est la mort qu'ils tètent
Elle emporte leurs corps
Sur une barque de pin.

LES PETITS GUERRIERS

Tous les petits du monde entier
Décident un jour de faire la guerre
Se mettent donc à construire
Des avions, des bateaux, des armes
En papier, en bois, en argile
Une fois armés, déclarent la guerre
À tous les grands où qu'ils soient
Le bruit court chez les grands
Par le tambour de l'Achoura.
Tous les quartiers sautent les pétards
Font des ravages, réveillent, dérangent
Pauvres parents, mauvais présage
Ainsi les grands décident enfin
Qu'à la guerre il faut mettre fin
C'est beau la guerre pour les petits
Mais c'est mauvais quand on est grand.

SUR LA SCÈNE DE LA VIE

Les êtres humains sont drôles
Chacun d'eux joue son rôle
Sur la scène de la vie
Récite ce qu'il a appris.

Très peu sont bons acteurs
Honorent l'art de bon coeur
Consument leurs vies, leurs âmes
Et vous jouent tous les drames
Avec un talent tel
Qu'il vous semble réel.

Les moins bons réussissent
Seulement à ce qu'on se lasse
D'eux, de leurs comédies
De tout ce qui est dit.

Ou ils le font si bien
Au sens contraire sans liens
Avec l'oeuvre initiale
Rajoutent, suppriment, valent
Leur petit diable vicieux
Qui leur ordonne des cieux
De détruire les êtres
Vivants, ses vils traîtres.

Raccourcir la vie
Puisqu'il en a envie
Avec une guerre finale
Détruisant sa rivale
L'humanité entière
Qui habite la terre.

C'est malheureux, mesdames
Messieurs, il vous condamne
Ce diable qu'on nomme guerre
Qui n'a ni mère ni père
Tel que vous, tel que moi
Rien à chérir, quoi!

Et c'est une pièce depuis
Tous les temps se réduit
À cette simple pensée :

Mesdames, messieurs renoncez
À faire les mauvais rôles
Que nul ne trouve drôles
Sur la scène de la vie
Quand on a mal appris.

CRI DE GUERRE

Un cri du désert s'en va en espace
Déchirer le silence
Réveiller les martiens
Déranger les âmes
S'étouffer dans les cratères.

Un cri rouillé, un cri d'angoisse
S'en va très loin
Sur la mer rame
Et vole dans les airs.
Un cri de silence
Qu'une âme brisée lance
Une alarme
D'un conflit qui s'entame.

Tous se mettent sur pied de guerre:
Les poissons s'arment de crabes
Les oiseaux lancent des bombes
Les serpents, ventre à terre
Armés de lance poison
Détruisent les maisons
Rôtissent les hommes
Tout ce qui se consomme.
Cri de guerre, cri lent
Le seul cri qui s'entend.

JE LÈVE MON CHAPEAU

Sur un vague désert
Fait de sable et de mots
La bergère qui le gère
Eut bien peur de tous maux
Pouvant venir d'ailleurs
Rendre malades ses Toutous
Fit un mur tout autour
Les protégeant de partout.

Des jours et des mois passent
Les Toutous se rendant compte
De ce tour de passe- passe
Finirent par casser toute sorte
De barrières d'impasses

Car il se trouve, ces Toutous
Etaient libres ailleurs
N'avaient ni faim ni peur
Si loin de Sais Tout.

Je te lève donc mon chapeau
Pour avoir si bien su
Dompter tous les Toutous
A la bergère, à leur insu.

OASIEN

Oasien et je le reste
Suis-je atteint de la peste ?
Kamikaze terroriste ?
Un mal qu'on déteste ?

Oasien et je le reste
A errer sur les pistes
Des joyeux et des tristes
Ecrits de nos artistes.

Oasien et je le reste
Je m'en balance de l'est
Du nord et de l'ouest
Tous ces sens, je conteste.

Oasien et je le reste
La couleur de mes vers
De mes mots vous l'attestent
Je n'ai point un envers

Oasien et je le reste
Je l'atteste, je proteste
Je conteste qu'on me déleste

LA VIEILLE GUITARE

***E**h oui, ma vieille guitare*

***L**ongtemps tu es restée à part !*

***T**u moisissais dans le grenier*

***O**n te nie et on te renie.*

***J**e suis sûr que tu me comprends*

***P**ar les airs que je te soutire*

Le plaisir que tu me rends

***T**outes ces misères, c'est bien pire.*

***E**h oui, ma vieille guitare*

***L**ongtemps tu es restée à part !*

AUJOURD'HUI, L'AMOUR

Jadis était l'amour
Une raison pour laquelle on meurt
Pour le fou de Leila
Pour le noir de Ebla
Une source de bravoure
Le froid, la chaleur des cœurs.

Aujourd'hui, c'est un passe-passe
Un tableau qu'on dessine et qu'on efface.
C'est avec le coup de foudre
Qu'on se fabrique de la poudre
Qui sert comme perçoir
Qu'on utilise dans le noir
Pour faire couler du sang
Sur les lits, sur les bancs
Des jardins désertiques
Où traînent des capotes
En plastique.

YEUX NOCTURNES

Yeux nocturnes
Couleurs de la nuit
Regards profonds
Lueurs aiguës
Complices des rêves
Discrets

Eau trouble
Miroir de l'âme
Des esprits
En larmes
Qui damnent
L'abstrait.

CŒUR BRÛLANT

Cœur brûlant
Âme seule
Le vin qui me saoulait
Est en deuil.
Et la brise
De sa saveur
Se brise
Entre les lèvres
De l'alcool
Réjouit les gosses
Réjouit les torses
Nus
Des irrévérents
Les lèvres sanglantes
Et humides
Les pieds traînant
Un corps aride.

MON FILS !

Mon fils !
Sache que la patience
Est une vertu
Que la soif
De la vengeance tue
Apprends petit
A aimer
Et tu auras à tout jamais
La clé de ta destinée
Ceci, mon fils
Est ma diction
Aie, m'amour
Toute ma bénédiction !

Ainsi parla-t-elle
Et puis mourut
Ma mère
Que j'ai tant pleurée.

PENSÉES OBSCURES

Pensées obscures
Âmes damnées
Ecrits vulgaires
Infernaux mystères.

Tout de travers
Horaires à l'envers
Histoire sans sommaire
Ni face ni envers.

L'étoile avorte
D'un fœtus
Déjà mort
D'une laide beauté.

Inhumain
L'écriture sur son front
Devient lisible
Malgré la sueur froide
Inondant son visage
A chaque fois qu'elle s'offre
A la concupiscence
Dans toute sa puissance.

Dans un vol oblique
Les étoiles s'élancent
Lancent des éclairs
Et dansent.

Elles dansent
A la clarté de la lune
Depuis que les corps
Chassent les âmes
Et entre nous tous
Des conflits se trament
Les prairies deviennent montagnes
Et nos cœurs des surfaces planes
Les jours s'assombrissent
Et le soleil change sa voie
Vers Saturne
L'ultime poète.

LA MAIN DE SABLE

***L**a liberté est une gigantesque main de sable miniaturisée
par les obscures lumières de l'analphabétisme.
***E**lle se traîne dans les ruelles étroites et désertes de la ville.
***S**a paume se remplit de drames.
***E**lle laisse sur son passage, l'ombre des exilés,
des pieds ferrés et des bagnes.
***E**lle frappe sur les portes pour enseigner l'art d'être libre.
***L**es portes ne s'ouvrent point.
***E**lles sont soigneusement verrouillées avec une solide barre idéologique.
***L**'idéologie est un puits qui n'a pas de profondeur.
***S**on eau est un miroir truqué.
***L**es hommes en ont puisé.
***L**es jarres explosées.
***P**oint de morts. Point de blessés.
***D**éçue, la main prend le large et s'engouffre
dans les profondeurs terrestres.
***L**es portes s'agitent.
***L**es fenêtres s'ouvrent.
***D**es têtes meurtries par la lâcheté se penchent enfin pour répondre.
***L**es rues sont des usines d'où s'élève un grotesque chant de pleurs.
***L**e regret est un retour au passé fini.
***L**e temps est histoire qui ne recule jamais.
***L**a lâcheté est une vertu pour les sauve-qui-peut.

CONSÉQUENCE TERRESTRE

Je fus une conséquence terrestre survenue en un jour d'automne.
Dans une ville catin, vendeuse de sueur et de sperme.
Ceuta est impénétrable.
Ceux qui s'y aventurent en sortent baptisés.
Les fontaines espagnoles pissent du Sangria.
Les baptêmes ont lieu dans les bars où les femmes vendent
des culs et des seins en tranches.

Je franchis le seuil de mon corps endormi dans le berceau et je m'envole.
Je survole la ville.
Tanger est un anneau rouillé par la négligence.
Des algues forment un filet tout autour.
La mer est un cheval emporté qui galope vers le sud.
Avant c'était le nord.
Sa queue est une gomme qui efface temps et espace.
Elle est tachée de la malédiction des saints.

L'angoisse pollue les âmes qui volent à mes côtés.
Elles perdent leurs élans et vont s'écraser sur les débris
d'une ville traînée vers l'oubli.
Leurs ailes rougeâtres se brûlent par la chaleur de la concupiscence.

Rien ne peut arrêter le géant maudit.
La terre n'est plus plate.
Elle tourne alors qu'elle dansait sur les cornes de l'existence.
Les poissons ne mangent plus le soleil qui se couche alors pour que se
réveille la nuit et que dorment les hommes.

Pas tous les hommes.
Je pleurais le sein de ma mère.
J'étreignais la nuit et jouissais de ses gémissements.
Je me faisais enfant.

UN JOUR D'HISTOIRE

***L**es colonnes géantes de la Kasbah, vestige de l'infernal conflit des biens, projettent les images couleur de boue de nos aïeux en colon rampant sur la longue descente de la déchéance, la tête haute, vers le grand Souk où s'amènent des paysans par centaines, assister à l'histoire de ma ville.

***L**a chaleur de cette journée d'été se transforma en glace.
***C**ommence à pleuvoir.
***T**ransperce les crânes.
***L**es rues se vident.
***N**os aïeux rebroussent chemin vers leurs palais.
***L**es joues rouges de sang mêlé à la honte.
***R**ampant.
***L**a tête léchant le sol qu'une épaisse couverture de sang recouvre.

***C**e jour s'annonça beau au Zemij.
***V**illage en paix que Sidi Benajiba protège de sa Baraka.
***L**es oiseaux chantent et dansent sur le rythme du tambour, l'air de l'ignorance.
***O**n tombe.
***O**n s'évanouit.
***O**n se relève et on danse.
***O**n se coupe le corps.
***O**n crache dessus et on remet ça.

***E**t sonne le cor de départ, les oiseaux s'en vont et tout le monde part.
***S**ur la prairie, des plumes couleur de peau gisent.
***E**lles sont témoin d'un jour d'histoire.

ÉCHOS

Ma jeunesse a déserté sur le torse nu de la concupiscence.
L'écho de ta voix criait gare, se tordait et je frémissais d'une douce tristesse.
Nous montâmes le temps.
Et là, tu te jetas sur la chair mouvante.
Tes yeux ne m'adressant plus le regard.
Evitant les miens.
S'engouffrant dans l'adultère.
Deux papillons se substituèrent à tes cils.
Prirent un vol oblique et revinrent s'écraser sur ta poitrine.
L'adieu glissa sous les portes, sautilla, et sécha les larmes de sa pâleur.
L'adieu est un vaillant lâche.
Les lâches vivent vieux et meurent jeunes.

Ta jeunesse, ô corps qui meurt sous les caresses de l'intolérance, s'efface dans les plis de la libido.
Ton âme subsiste ; épargne-la donc de sous l'emprise de ta faiblesse.
Ton âme épouse ton cœur pour soumettre ton corps à la déchéance.
Les anges de la chasteté s'indignent, s'envolent, pleurant ton sort, pleurant ton âme qui se meurt.

LA PRÉCIEUSE

***L**a brise porte ta voix sur les ondes invisibles de mes perceptions.
***M**e traîne au-delà de l'extase.
***D**ans les profondeurs de mes vérités subconscientes.
***E**t là, je découvre un autre jour qui me fait songer à toi.
***C**ar tu en possèdes le sourire.
***L**e parfum qui me tire.
***L**e vent qui me bouscule.
***L**a fraîcheur qui m'inonde.
***L**a chaleur qui me brûle.
***L**a douceur qui me caresse de ses doigts de sainte fée, faisant un tournant dans ma vie de jeune adulte.
***L**e soleil reflète tes éclairs qui pénètrent mes pores pour enfin épurer ma vie insignifiante sans toi.
***C**ar tu es la précieuse perle cachée.
***I**mperceptible à l'oeil nu.
***T**u es là parmi les hommes.
***E**nchantée dans les cieux parmi les étoiles, tes servitudes dociles et incontestablement belles.

***Ô** précieux être de mes rêves.
***S**oumets-moi ton nom ou jette-moi de la tour que je me suis faite avec mon sang, avec mes larmes, avec mes mains dans mon coeur en t'aimant.

LA MORT EST UNE FEMME

Le doux sifflement de la mort flotte
Dans les yeux larmoyants
Se faufile entre les cadavres inertes
Joliment vêtus de graisse et de crasse.

Le chant des hiboux donne du charme à cette nuit glaciale.
Un petit feu brûle sa noirceur.
La mort vêtue de blanc tourne tout autour.
La mort est une femme aux longs cheveux noirs.

Ses mains sont tachées
Ses cheveux froissés
Elle chante d'une voix cassée
Pour ceux qui vont y passer.

Une couleuvre surgit
Des profondeurs terrestres
Les flammes au cul
Marche d'un pas ferme

Rapide, décidé
Sur le rythme des tambours
Annonçant l'approche
D'une bien triste mort.

SUR LA NUIT QUI CHEVAUCHE

Je sens la présence toute proche d'une âme en furie.
Ses soupirs effleurent ma peau.
Elle délire.
Intelligible langage des esprits qui séduisent le mien.
Mon âme est un vaste temple éclairé par ta beauté
où circulent des anges naïfs.
La naïveté prend des proportions étranges et épouse la calomnie.

Ô fleur qui pleure avec ardeur pour un coeur sans remords, étanche ta soif de ce délicieux vin que je t'offre, puise de mes larmes houleuses dans l'océan de mes yeux infirmes, mais cède-moi tes cheveux que j'en fasse une corde et que je me pende.
Mon univers diffère du tien, je prendrai donc mon corps entre mes bras
et je m'effacerai des yeux pour un éternel voyage
dans la tombe chérie de tes souvenirs.
Et de là, je t'enverrai un rêve sur chaque nuit qui chevauche.

SUBLIMATION

La nature sculpte en toi sa beauté.
Prédiction archaïque des mages avec l'heureux pinceau
de mes désirs sublimes.
Le souffle de mon âme sonne en toi de la trompette d'Israfil
ses signes de vie.
Et, la nuit à mon insu te confesse mes rêves.
Temple des poètes et des mystiques.
Ô perfection, créature enchantée!
Inspire le plaire à tes disciples et maîtres spirituels.
Abat de ta plume l'hymen de l'ignorance.
Effleure le sensible pour que naisse la sublimation.

La bonté sculpte en toi sa nature.
Elle te soulève de l'être à l'humain, par l'inhumain qu'il fait.
Pour briller parmi mes créatures lyriques, ta peau couleur d'or.
Ta peau qui me soutire de mon corps pour que se bercent nos cœurs
et que naisse la sublimation.

SUR LA POINTE D'UNE ÉPÉE

Sur la pointe d'une épée gisait une ville, suspendue par une main d'argile. Les amas de sable qui avaient pris rendez-vous dans cette page perdue de l'histoire, il y a bien des millénaires, s'étaient enfin rassemblés pour le jour « J ».
L'épée, pendant ce temps se rouillait. Des traits fins apparaissaient sur ses deux faces. Ils se remplissaient de graisse et de crasse.

Les gens de la ville suaient à l'approche du jour « J ». Ils étaient toujours maigres, les hommes de la ville. Leur peau transparente laissait voir un squelette mal fait. Ils étaient pliés en deux. Ils se penchaient constamment pour regarder d'en haut cette main. L'étrange main qui s'était emparée de l'épée.

Ce fut en un jour d'été quand tout le monde quitta la ville. Il n' y avait qu'un vieux portier qui assurait sa garde.
La ville n'avait qu'un portail. Il donnait sur le nord. Le nord était une vaste plage. La plage un conduit d'égouts. Dans les égouts se mêlaient l'eau puante et les cadavres tranchés par l'impatience et la calomnie.
Les autres continuaient de vivre. Le vin ne manquait pas. Chacun disposait d'un bidon en plastique accroché à son cou, en cas de besoin immédiat.

Les affiches publicitaires jaunies par le temps n'étaient accrochées que par les deux bouts inférieurs. Elles étaient témoins d'un temps lointain.
Le temps avait accéléré ses mouvements depuis le vingt et unième siècle. On ne savait plus en quel siècle on était. On avait perdu la notion du temps.

***L**a ville en était à son dernier souffle. Les amas de sable étaient en action. Ils avaient déjà enterré la main. Il n'en restait qu'un vaste souvenir. Les gens de la ville se souvenaient avoir embrassé des femmes avec des étoiles sur le buste. Des hommes avec des plumes entre les cuisses.

***L**a lumière et l'encre s'étaient épuisés à l'approche du jour « J ».
Le jour « J » montait un noir cheval volant. Il frappait de ses talents pointus l'abdomen de la bête. Et de son fouet, arrachait sa queue. Ses galops faisaient tourner les pages déjà blanchies de l'histoire.

***L**a ville était une illustration quelque part sur ses dernières pages non numérotées.
L'épée s'asphyxiait. Les amas de sable envahissaient la ville.
La folie enchaînait les âmes. Le Kif n'y était pour rien. Les charmeurs des serpents avalaient leurs dernières couleuvres. Les femmes, la dernière bouchée qu'elles avaient faite de leurs enfants. Les hommes leurs dernières cigarettes.

***L**a vie était une fumée empoisonnée par les verbes. Les verbes coulaient entre les fissures de la ville des hommes.
Le jour « J » brûlait de sa colère le sommaire et l'envers d'une œuvre qu'on nommait Univers.

SOLITUDE

La lenteur d'une lointaine absence pèse sur mon coeur.
C'est l'angoisse qui précède la mort.
C'est mon âme rouillée qui crie passion à l'infernal, que la brise océanique lance de ses ailes.
C'est la détresse d'une existence qui manque d'aisance.
L'infâme famine d'un coeur poignardé et mutilé.
Je suis nourri d'insectes célestes et de retombées nucléaires.
Je suis un être sans être rejeté par toutes les lois de la terre.

La douleur d'une absence lointaine pèse sur mon coeur.
Quand le parfum des eaux douces inonde le chemin de mon existence attachée au sublime délice des déesses du surréalisme qui voltigent dans les airs de mes impossibles rêves.
Mes rêves, ma survie qui me ravit de son affection, la fiction.
Hélas, ma vie n'est qu'une minute qui se fracasse sur les roches des charognes puant le malheur.
Puant la mort, mon prochain compagnon des lieux infinis que le sombre ternit de ses couleurs.